

Jean Roger

# VIEUX CŒURS EN DANSE

RÉCIT



Æthalidès

Et que serait la danse si elle n'était pas un art d'aimer  
qui sauve l'homme de l'animal?

Alain

## I. DANSER OU S'ENLISER DANS L'ÂGE QUI FUIT

C'est le premier janvier. Nous sommes en voiture, Amélie et moi. Nous nous rendons chez nos amis pour un moment de partage devenu, depuis dix ans, un rituel, qui apparut et qui demeure : le jour de l'An, nous nous retrouvons avec deux autres couples, le temps d'un long repas, chez l'un d'entre eux, en moyenne montagne. Leur maison est à un peu plus d'une heure de route. Comme d'habitude, je conduis. Avec mes quatre pneus neige, la route se laisse faire, et je la connais bien. Le bavardage avec Amélie est tendre et complice. Les sujets de conversation ne manquent pas, au premier rang desquels nos enfants et notre petite-fille. Parfois, le silence s'installe et chacun, dans ses pensées, goûte à la persistance du plaisir d'un Noël passé en famille, ou bien anticipe celui de la journée qui s'annonce.

« J'espère que Paul va me foutre la paix, dis-je au bout d'un moment.

— Allons... Tu ne peux pas reprocher à ton ami d'enfance d'être curieux ! Ta passion tardive pour la danse l'interroge, c'est normal... »

Je ne réponds rien. Le mot « danse » est à peine prononcé que mon esprit a déjà pris une autre direction. Je songe à la danse et je songe à Catherine. J'associe l'une à l'autre : comment faire autrement ? La danse m'évoque Catherine, Catherine m'évoque la danse, et toutes deux

me rappellent mon âge. Apprendre à danser à mon âge ! Mes années sont là, silencieuses mais autoritaires ; elles imposent leur présence et pour me faire une place dans l'immuable durée, alors je danse ! Mes années sont bien là, mais selon mon humeur du jour, mon mensonge ou ma coquetterie, elles peuvent s'enfuir, emportées par une valse lente ou un rock déchaîné. À l'époque de ma rencontre avec Catherine, lorsque j'arrivai au club de danse des aînés de ce petit village où je me rendais pour la première fois, je ne connaissais qu'un peu la valse et la salsa. Je souris en y pensant. Je me souviens de deux scènes, de deux personnes qui furent, pour moi, emblématiques de ce choix.

Il y a, d'une part, cet homme à l'accueil qui me reçut comme à contre-cœur. Il n'avait rien de particulier contre moi, cet homme, mais, visiblement, j'augmentai son déplaisir en n'ayant pas, ce jour-là, assez d'argent sur moi pour payer ma cotisation, ce qui le rendit bougon ; je n'obtins que peu de renseignements sur le fonctionnement du club — me les donner semblait le fatiguer. Je me dis qu'il s'agissait peut-être d'un mauvais jour pour lui. Durant ce qui fut mon premier après-midi, je le vis danser un peu. Il dansait bien. Par la suite, lors d'autres après-midis, je ne fis plus attention à lui, si bien que ce fut avec étonnement que je surpris, un jour, une conversation où une dame racontait que ce monsieur avait arrêté la danse car il se trouvait trop vieux. « C'était pourtant toujours un sacré bon danseur », répondit, étonnée, son interlocutrice. « C'est vrai, c'est toujours un très bon danseur, mais il dit que maintenant il fatigue trop, qu'il n'arrive plus à bien danser et que, dans ces conditions, il préfère tout arrêter... Entre nous, je le connais depuis longtemps : il a toujours

été un peu plaintif, un peu dépressif. » Je compris mieux sa mauvaise humeur le jour de mon arrivée. Monsieur n'accepte pas de vieillir : il se sent vieux et il a choisi le mode « triste » dans son rapport au monde. Monsieur est déjà vieux.

Il y a, d'autre part, cette cavalière, parmi les plus âgées, avec laquelle je dansais, le troisième jeudi de ma présence dans le club des aînés. Elle dansait bien, même si son bavardage gênait un peu ma concentration. Au cours d'un rock, la danseuse d'un couple à côté du nôtre essayait de retenir sa robe, qui se soulevait lors de certaines figures. Ma cavalière fut la première à le remarquer et elle eut un grand sourire, gentiment moqueur, à l'égard de la rockeuse. « Elle a, me semble-t-il, un jupon, dis-je, comme si j'étais chargé de défendre l'honnêteté des mœurs de la rockeuse.

— Ça ne suffit pas, répondit ma cavalière. Moi aussi, je mets un jupon, mais, en plus, je me regarde dans une glace tout en tourbillonnant, avant de venir danser. Je veux être sûre du résultat. Bon ! Ça ne serait pas bien grave... » Et c'est par un grand rire qu'elle conclut son propos.

Au cours d'une autre danse, moins trépidante, elle m'expliqua ce qu'étaient les crinolines et les corsets ; c'est tout juste si elle ne laissait pas entendre qu'elle avait connu l'époque où l'on en portait encore. J'écoutais, en essayant de ne pas rire, les propos exagérés de ma danseuse. « Aujourd'hui, dit-elle, nous, les femmes, on se sent mieux avec le jupon. » J'appris aussi qu'il existe des jupons faits pour voleter avec la robe et des jupons qui restent sagement à leur place. Un rock commençait. « On ne peut pas laisser passer ça », dit-elle, et je compris qu'il me fallait enchaîner avec elle. Lors de certaines figures, sa

robe se soulevait largement, dévoilant un jupon blanc et de jolies jambes. Il s'agissait donc là d'un faux ami, d'un jupon malhonnête qui trouvait le moyen de tromper sa danseuse, malgré les essais devant la glace. « On a tous deux jambes », me dit-elle, une fois la danse terminée. Elle avait donc bien senti que robe et jupon se soulevaient, sans que cela ne freine, de quelque façon, son ardeur. Ma cavalière me remercia chaleureusement pour les danses. « J'ai besoin de souffler un peu, dit-elle. Je ne suis pas jeune comme vous, mais ce sera avec plaisir une autre fois. » Elle me regarda pour s'assurer de mon acquiescement : il y avait de l'enfance dans cette avidité du regard. Madame a choisi le mode « joyeux » dans son rapport au monde. Madame restera jeune.

Oui, je songe à la danse, tandis que je conduis paisiblement sur cette route de moyenne montagne et que ma tendre Amélie rêve à mes côtés. Je songe à l'attitude que j'ai choisi d'assumer et à la joie de vivre renouvelée que la danse procure à ceux qui décident, comme moi, de l'honorer malgré leurs vieux os.

Je fais partie des personnes « d'un certain âge » — on dit aussi les personnes du troisième âge, les seniors, les retraités, les anciens, les aînés, les vieux — bref, tous ceux et celles dont la vie commence à glisser entre leurs doigts. J'ai commencé la danse à soixante-trois ans et j'en ai soixante-quatorze aujourd'hui. Les difficultés d'apprentissage augmentent avec l'âge : je n'eus droit à aucun passe-droit, je n'en fus pas exempté, comme le savent celles et ceux qui apprennent sur le tard une langue étrangère ou le piano. Mais mon expérience me murmure à l'oreille : mieux vaut tard que jamais. Avant que la vie ne nous échappe, « Alors on danse » est devenu pour moi une

injonction urgente, un ordre de la nature, une belle façon de vivre au rythme de nouveaux pas qui réapprennent à marcher et à se déplacer, un peu comme celui dont le corps a été blessé dans un accident de la route et qui doit suivre une rééducation.

En fonction de notre corps, de notre personnalité, du poids des années parcourues, le ressenti diffère d'un danseur à l'autre ; il peut ressembler à celui d'un jeune, d'une personne d'âge mûr ou d'une personne âgée. Je suis, par exemple, incapable de chanter les tangos et boléros sur lesquels nous dansons. Pourtant, chaque semaine, un danseur de quatre-vingt-six ans les chantonne doucement, les laisse s'évader au fil d'un temps qui se veut toujours là ; et quand je passe près du couple qu'il forme avec sa cavalière, je ralentis pour le plaisir de l'entendre. À l'inverse, un autre vieux danseur ne tarit pas d'éloges à mon égard pour une vidéo où l'on me voit conduire un rock rapide, et qui séduit de jeunes femmes. Celles-ci imaginent très bien, sur le même rock, le plaisir qu'elles en retireraient ; l'âge du cavalier n'entre aucunement en ligne de compte. Elles oublient le leur et effacent le mien.

En ce nouveau lieu — le petit club des aînés de ce village —, le point commun entre danseurs et danseuses n'est pas, comme ces objectifs qui s'affichent dans les écoles de danse, la belle chorégraphie, la même pour tous ceux d'un même niveau, la figure maîtrisée, l'originalité d'une improvisation, le *fun* ; non, tout est ramassé dans cette commune délivrance : danser pour mieux vivre, pour assumer le bonheur de vivre, pour cette chance qui est la nôtre d'exister. Fi des chorégraphies bien huilées, des passes audacieuses, des mémorisations difficiles et des apprentissages éreintants. Ce qui triomphe sur cette

piste en bois, où quelques lattes ressortent et qu'il faut éviter pour se garantir d'une chute, c'est le bonheur de se retrouver soi-même, le bonheur d'être soi et un autre, de sentir que le bonheur peut se partager avec d'autres, avec un autre âge qui surfe, à quelques années près, sur la même angoisse — maîtrisée et sereine — du temps qui passe. Dès la première séance, je me suis interrogé : association du troisième âge ? N'hésitons pas et disons-le franchement : elle a beau s'appeler « Génération Élan », si l'on cherche à la définir en fonction de l'âge de ses participants— et du mien qui arrive —, c'est une association du troisième âge bien sonné, et même du quatrième. Ces vieilles et ces vieux qui dansent, tout à leur plaisir, ne sont pas pour moi des modèles : à chacun sa vie ; mais leur bonheur m'invite à danser pour trouver le mien : alors, je danse !